



SOMMAIRE DU NUMERO 42

- 2 La vie de la Mutuelle
- 3 L'Editorial
- 4 Les cérémonies du 5 octobre
- 17 Assemblée Générale
- 20 Carnet familial
- 21 Récit des Anciens
- 23 Souvenirs
- 24 Toute la presse en parle

" LA LÉGION " LA VIE DE L'AMICALE

RÉUNIONS :

Les réunions de l'Amicale sont mensuelles sauf en juillet et en août.

Elles ont lieu en principe tous les 3^{ème} samedi du mois, mais le Secrétaire Général vous fera savoir par courrier à chaque fois, la date et l'horaire de la réunion.

A l'issue, un repas non obligatoire, est pris par les participants qui veulent ainsi prolonger le contact amical. Le prix du repas est d'environ 130 francs.

Le Siège Social de l'Amicale est fixé au Siège de la Fédération des Sociétés d'Anciens de la Légion de la Légion Étrangère : 15, avenue de la Motte Picquet - 75007 PARIS.

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Colonel Pierre JALUZOT
 Alain GUYOT
 Daniel SALVAN
 Sauveur AGOSTA
 Benoît GUIFFRAY
 Jacques BRAGHIERI
 Jean-Pierre BENARD
 Eric AGULLO
 Denis BOVE
 François DECHELETTE
 André MATZNEFF
 Dieter RODER
 Bruno ROUX DE BEZIEUX
 Pierre SARDIN
 Hubert TOURRET

Président d'Honneur
 Président
 Secrétaire Général
 Trésorier Général
 Secrétaire adjoint
 Porte-Drapeau
 Porte-Drapeau adjoint
 Membre
 Membre
 Membre
 Membre
 Membre
 Membre
 Membre

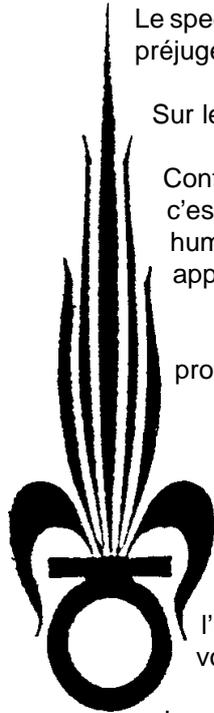


Pour une inscription nouvelle :

Votre chèque de cotisation ou de don est à libeller à l'ordre de "La Légion" A.M.A.L.E.P. et à adresser à Monsieur Daniel SALVAN - 743, avenue du Général Leclerc - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT qui vous enverra ou vous remettra à la prochaine réunion, votre carte d'adhérent.



EDITORIAL



Le spectre du drame algérien nous poursuit. Il sera dit que rien ne nous aura été épargné, sans préjuger de l'avenir !

Sur le terrain, la guerre d'Algérie (1954-1962) a été gagnée militairement.

Confrontée à une guerre subversive, dont le propre est de prendre les populations en otage, c'est à dire d'exercer à leur encontre le terrorisme, le racket, l'armée française, foncièrement humanitaire, a dû, motivée par l'amour des populations, riposter par les seules méthodes appropriées :

- la contre-guerrilla dans le Djebel,
- l'action psychologique et sociale en faveur des populations qu'il fallait, avant tout, protéger,
- la mise hors d'état de nuire des terroristes «hors-la-loi», notamment en milieu urbain.

Cette dernière mission incombait normalement au Pouvoir civil, à l'autorité judiciaire et aux Forces de Police. La déliquescence de la Quatrième République a imposé à l'armée d'en assumer la responsabilité. Elle en a reçu la délégation.

Canalisant le sursaut national du 13 mai 1958, l'armée a été directement à l'origine de l'établissement de la Cinquième République. Nos hiérarques actuels, qui en sont, nolens volens, les héritiers, ne sauraient longtemps impunément, l'oublier.

Le narcissisme médiatique et la cupidité d'un Général de cadre de réserve, qui, pour le moins, a manqué au devoir de réserve, de tradition dans les «services spéciaux», ne saurait mettre en cause la transmission de ce capital national.

Pour nous, anciens légionnaires, ce qui demeure gravé dans nos mémoires, c'est l'horreur du sort réservé à nos camarades de combat Harkis livrés désarmés aux tortionnaires du F.L.N. ; notre amertume et notre profonde tristesse, face au gâchis algérien passé et présent, si néfaste aux rapatriés et aux populations autochtones abandonnées.

C'est enfin notre fierté d'avoir combattu à visage et poitrine découvertes, dans une guerre inhumaine, victorieusement, avec Honneur et Fidélité.

L'armée française d'Algérie sortait à peine de la terrible épreuve indochinoise (1940-1954) dont le souvenir la hantait.

Ce numéro rend hommage aux unités du Corps Expéditionnaire et particulièrement celles de la Légion Etrangère, qui se sont battues, lors du drame de la R.C. 4, avec une vaillance et un esprit de sacrifice exceptionnels, dans des conditions désespérées dues, là encore, principalement à l'impéritie du pouvoir politique de l'époque.

Le devoir de mémoire nous impose d'honorer ces combattants, dont beaucoup sont «morts pour la France» dans une guerre où il s'agissait de tenter de soustraire les populations indochinoises au totalitarisme communiste.

**Vive l'A.M.A.L.E.P.
Vive la Légion**

Le Président.



COMMEMORATION DU 50^{ème} ANNIVERSAIRE DES COMBATS DE LA R.C. 4

EGLISE ET COUR D'HONNEUR DES INVALIDES 5 OCTOBRE 2000

Le Général LAURENT qui, avec le Général LONGERET, a été la cheville ouvrière des cérémonies qui ont marqué, aux Invalides, la commémoration des combats de la R.C. 4 nous a très aimablement communiqué l'ensemble des textes qui ont été lus à cette occasion. Le Trait d'Union remercie vivement le Général LAURENT. Rappelons que le cinquantenaire s'est déroulé sous un ciel magnifique, en l'église Saint-Louis des Invalides et dans la cour d'honneur, avec la participation d'une musique de la Légion Étrangère et en présence d'une foule d'Anciens de toutes armes ployant sous le poids de leurs décorations et de leur émotion.

I / HOMELIE DU PERE CASTA

Ancien aumônier parachutiste en Indochine

Nous voici donc réunis, le cœur un peu lourd, en cette église Saint-Louis des Invalides, citadelle pacifique des gloires et des deuils de nos armées, pour faire mémoire de tous ceux qui ont vécu les terribles semaines de septembre-octobre 1950, sur la R.C. 4 : 6.500 hommes engagés, dont 1.500 seulement ont pu échapper à la mort ou à la captivité. Un demi-siècle de notre histoire !

En priorité, je m'adresse aux familles éprouvées de nos morts, puis aux survivants qui ont eu cette initiative. J'ai répondu à leur invitation, avec émotion et reconnaissance, pour l'exemple qu'ils entendent donner de cette guerre oubliée. Oubliée, peut-être, mais par expérience nous savons que souffrir passe, mais avoir souffert demeure. «Paix aux hommes de guerre», ainsi priait Péguy. C'est donc dans cet esprit que cette célébration devient invitation à mettre de l'ordre dans nos souvenirs, afin d'y apporter un supplément d'âme et, ainsi que le conseillait Saint-Augustin, effectuer «une plongée en soi-même pour savoir ce que l'on est par rapport à son passé.»

Plonger en soi-même est un devoir de mémoire envers ceux qui ne sont plus. Et puisque nous y sommes, ne jamais oublier que la mémoire est une des sept colonnes de l'hé-

roïsme. Que restent gravés dans nos mémoires les noms de tous ceux qui, dans des combats au corps à corps d'une rare violence, sont tombés les armes à la main ou désarmés, sont morts dans la misère et l'oubli des camps Viêt-minh. Pendant les huit années de guerre, sur 36.000 de nos camarades faits prisonniers, 26.000 sont morts en captivité, soit les deux-tiers : taux de mortalité très supérieur à celui des camps nazis.

Ce devoir ne doit pas s'arrêter à une sélection, ni à une simple déclaration de principe, mais il s'impose à notre vigilance. Nous avons encore un rôle à jouer pour continuer à défendre les valeurs pour la défense desquelles nous avons combattu. Aussi convient-il de chasser de notre être intérieur tout ce qui est agitation stérile de l'esprit avec ses rancunes, ses colères et ses jalousies. La légitime frustration que nous éprouvons de cette guerre oubliée, ne fait-elle pas de nous des soldats oubliés, déshérités du patrimoine de bravoure et de dévouement, au sein même de notre patrie. On voudrait tant faire de nos soldats des êtres muets et honteux. La honte n'est pas dans nos rangs, mais bien son contraire, l'Honneur !

L'honneur des combats d'hier et la fragilité des fidélités d'aujourd'hui devant tant d'actions individuelles de courage qui demeurent cachées



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

à jamais et dont personne ne parlera plus, pour avoir été enfouies, avec leurs acteurs, en des lieux désormais inconnus. Pêle-mêle ont été enfouis dans un même creux des calcaires de la R.C. 4, Légionnaires du 3^{ème} R.E.I., Marocains des 1^{er}, 3^{ème}, 11^{ème} Tabors et du 8^{ème} R.T.M., Parachutistes du 1^{er} B.E.P. et du 3^{ème} B.C.C.P., Cavaliers de l'escadron blindé du 1^{er} Chasseur, et Partisans des formations indochinoises.

En lisant ou en écoutant les témoignages des uns et des autres, on a peine à imaginer tout ce qu'il a fallu dépenser de force morale insoupçonnée et d'esprit de sacrifice pour refuser de capituler et pour permettre à une colonne plus ou moins réduite, de s'engouffrer dans les brèches ouvertes dans les rangs serrés des assaillants. Au risque de sa vie ou de sa liberté, il fallait forcer un passage hasardeux pour évacuer les blessés dont un grand nombre furent achevés sur leurs brancards de fortune. En langage chrétien, de telles actions s'appellent charité dépensée en pure perte, du moins aux yeux des hommes, mais de grande richesse aux yeux de Dieu. Il s'agit bien là d'une page d'évangile, vécue en esprit et en vérité, où il est écrit qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Mais pourrions-nous soupiner, que faire pour passer notre message ? Il faut avouer qu'il n'est pas facile de nos jours d'affronter la formidable crise morale que nous traversons. Il n'y a là rien d'autre qu'une crise du courage, de la générosité et de la responsabilité quotidienne. Il faut du courage en effet, pour lutter contre tout ce qui est à la recherche de la mollesse et du plaisir frelaté du moment. Le secret du courage – vous l'avez expérimenté sur la R.C. 4, sans jamais l'avoir formulé – c'est savoir recommen-

cer un assaut après l'échec et, surtout, ne jamais accepter un compromis bâtards ou lâche, semeur pour demain de maux beaucoup plus grave que ceux devant lesquels on capitule aujourd'hui. Nous savons par dure expérience, où cela a conduit ce malheureux pays et bien d'autres. C'est à ce prix que les motivations des uns et des autres sont au rendez-vous.

Puisse cette plongée en nous-mêmes, nous remettre sur la route dont nous nous sommes parfois écartés, de cette loi fondamentale à toutes les religions, la loi de la prière. Elle seule est à même de nous aider à retrouver le sens de nos combats d'hier et à ne pas sombrer dans la désespérance ; avec toutefois une différence, à savoir qu'aujourd'hui ce sont uniquement des armes spirituelles et morales qui se croisent pour défendre d'égale manière l'éminente dignité de la personne humaine, dans son corps, dans son esprit et dans son âme. Au-delà de toutes les sophistications de l'électronique, c'est à un réarmement moral qu'il faut procéder, car il n'y a de valeur que d'hommes.

Dans ce combat, c'est le corps de la France, c'est l'esprit de la France, c'est l'âme de la France qui sont en cause. Une France qui a grand besoin de retrouver conscience des mille ans qui l'ont fondée. Savoir rester « toujours au cœur de la mêlée, Souvent vainqueurs, Parfois vaincus, Jamais domptés. » C'est la raison pour laquelle, pendant près de vingt ans, au milieu de vous, avec vous, l'un de vous, ayant partagé vos illusions et vos espoirs d'hommes, je voudrais tellement vous faire partager mon espérance.

Mon intime conviction est que « Notre secours est dans le Nom du Seigneur. »

François CASTA,
Ancien aumônier des 1^{er} et 2^{ème} B.E.P.
Indochine 1947-1949 et 1950-1953.

**Prêtez "LE TRAIT D'UNION 75"
à un ami, il sera certainement intéressé.**





Commemoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

II / ORDRE DU JOUR DE MONSIEUR JEAN-PIERRE MASSERET **Secrétaire d'Etat à la Défense chargé des Anciens Combattants**

Ordre du Jour du 5 octobre 2000

Septembre – octobre 1950 : plus de 5.000 combattants tombent sur la Route Coloniale N° 4, importante voie stratégique reliant les principaux passages entre le Viêt-Nâm et la Chine, le long de leur frontière commune.

L'opération consiste en l'évacuation des garnisons, essentiellement celle de Cao-Bang, situées sur cet axe et dont les positions sont de plus en plus menacées.

Une colonne composée des militaires de la garnison, auxquels se sont joints des civils, aux ordres du Colonel CHARTON, quitte Cao-Bang le 3 octobre.

Venant du sud, depuis Lang-Son, le Colonel LEPAGE reçoit pour mission de recueillir la colonne CHARTON.

Pour l'un comme pour l'autre, en raison d'un terrain chaotique, au relief tourmenté, à la végétation dense et inhospitalière, sur un itinéraire propice aux embuscades, avec un ennemi omniprésent et accrocheur, la progression se déroule dans des conditions extrêmement difficiles.

Harcelés de toutes parts, violemment attaqués de jour comme de nuit, les bataillons voient leur avance considérablement freinée, voire définitivement stoppée. C'est un combat acharné, de tous les instants, qui met en évidence les plus hautes vertus militaires et humaines.

Des unités entières sont anéanties :

Ainsi :

Le Premier Bataillon Etranger de Parachutistes, le Troisième Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes et le Bataillon des Formations Indochinoises.

D'autres concédèrent d'énormes sacrifices :

Le Troisième Régiment Etranger d'Infanterie, notamment son Troisième Bataillon, dont les Commandants FORGET et SEGRETAIN* sont tués au combat : les marocains des Tabors et du Huitième Régiment de Tirailleurs qui tombent par unités entières après avoir résisté de toutes leurs forces.

Les unités d'appuis et de soutien, Cavalerie, Artillerie, Génie, Train, Transmissions et Matériel font preuve d'un même courage et subissent les mêmes pertes.

Une énergie farouche anime l'ensemble de ces combattants, conscients de l'importance de leur mission et déterminés à la remplir.

Hélas, les deux colonnes ne se rejoindront jamais.

Malgré l'appui de l'armée de l'Air, l'étau ennemi ne desserre pas son étreinte. Les pilotes accomplissent des miracles, bravant souvent une météo peu favorable. Ils réussissent des missions d'appui feu, de ravitaillement, parachutages et évacuations sanitaires au mépris du danger dans un relief déchiqueté.

Particulièrement vulnérables, médecins et infirmiers se dépensent sans compter auprès des innombrables blessés auxquels ils apportent soins et réconfort. L'humanité et le dévouement dispensés par les personnels du Service de Santé ne les mettent pas à l'abri des tirs et ils payent eux aussi un lourd tribut.

Dans ce contexte tragique, où certaines des plus belles unités de l'Armée Française ont disparu ou ont été réduites à une poignée d'hommes, et dont les survivants ont connu les affres d'une terrible captivité,

* : **Le Chef de Bataillon SEGRETAIN commandait le 1er B.E.P. (Ndlr)**



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)



les vertus les plus nobles de la nature humaine et du comportement de soldat ont trouvé leur plus belle expression :

- Abnégation et sens du devoir
- Culte de la mission
- Courage et vaillance
- Sens de la camaraderie et du Sacrifice
- Désintéressement et don de soi.

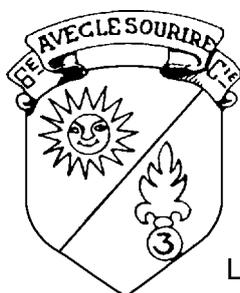
L'exemplarité du comportement de ces Hommes est propre à marquer les générations suivantes et futures et à constituer pour eux une référence dans le respect des valeurs citoyennes : là encore, à des milliers de kilomètres des leurs, chaque combattant a accepté que son histoire personnelle s'efface au profit du destin collectif.

Cinquante ans après, le souvenir de leur héroïque vaillance force notre respect.

Jean-Pierre MASSERET.

III / TEMOIGNAGES

Introduction par le Général LONGERET



A l'automne 1947, alors qu'une guerre civile se déroulait en Chine, les unités françaises ont repris le contrôle de la Route Coloniale N° 4.

Cette route constituait une importante voie stratégique reliant les principaux passages entre le Viêt-Nâm et la Chine.

Le dispositif alors implanté a permis la pacification des larges zones le long de la frontière. Mais la route entre Lang-Son et Cao-Bang, serpentant au flanc de massifs montagneux, était très propice aux embuscades. Dès 1948, les forces Viêt-Minh s'attaquèrent aux convois de ravitaillement ainsi qu'aux postes intermédiaires.

En 1949, la situation évolua défavorablement au point que l'évacuation de la région de Cao-Bang fut décidée et commencée puis suspendue. Peu après, en décembre 1949, les armées de Mao-Tsé-Toung atteignaient la frontière, ce qui permit au Viêt-Minh de recevoir une aide de plus en plus importante ainsi que des conseillers militaires chinois. Le Viêt-Minh parvint ainsi à disposer au cours de l'été 1950 d'un véritable corps de bataille de plus de vingt-cinq bataillons d'infanterie, articulés en régiments de trois à quatre bataillons, bien armés et équipés, ainsi que de cinq bataillons d'artillerie. Le gros des forces stationnait à environ une journée de marche de Dong-Khé.

La citadelle de Dong-Khé, attaquée une pre-



Le Général G. LONGERET présente les témoignages



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

mière fois le 26 mai, avait été reprise dès le lendemain par un brillant assaut aéroporté du 3^{ème} B.C.C.P.

Le 16 septembre, tenu par les 5^{ème} et 6^{ème} compagnies du 3^{ème} R.E.I., aux ordres du Capitaine ALLIOUX, le poste fut de nouveau attaqué par deux régiments Viêt-Minh après une intense préparation d'artillerie et pris au terme de deux jours de combats acharnés.

Récit de Charles BART



« Le 30 septembre 1950, un groupement d'infanterie aux ordres du Lieutenant-Colonel LEPAGE quitte That-Khé avec la mission de reprendre le poste de Dong-Khé, à vingt-cinq kilomètres au nord, sur la R.C. 4. Ce groupement comprenait le 1^{er} B.E.P. (Commandant SEGRETAIN), le 1^{er} Tabor (Capitaine FEUGAS), le 11^{ème} Tabor (Commandant DELCROS), le bataillon de marche du 8^{ème} R.T.M. (Commandant ARNAULD).

Il ne reste à That-Khé que deux compagnies du II/3^{ème} R.E.I., deux sections de parachutistes Thôs et quelques unités de partisans, avec le soutien d'un peloton blindé et des moyens

Cet événement prélude aux terribles combats d'octobre 1950 sur la R.C. 4 que nous commémorons aujourd'hui.

Plusieurs participants à ces combats vont témoigner.

Le premier est le Lieutenant BART, qui commandait la 8^{ème} Compagnie du 3^{ème} R.E.I. à That-Khé.

d'artillerie qui ne peuvent suivre le groupement LEPAGE en raison des destructions de la route.

Le 2 octobre, Dong-Khé, fortement tenu, n'a pas pu encore être repris lorsque le Colonel LEPAGE reçoit une nouvelle mission. Il doit déborder Dong-Khé par l'ouest pour se porter au devant du groupement CHARTON qui quittera Cao-Bang le lendemain matin. Mais, dès la fin de l'après-midi, les unités Viêt-Minh sont passées à l'attaque. C'était en fait le fer de lance du corps de bataille, la Brigade 308, qui affrontait les positions tenues par le 8^{ème} R.T.M. et le 11^{ème} Tabor. Deux témoignages sur ces combats sont donnés par : le Sergent THEVENET du 8^{ème} R.T.M. et le Sergent BARBAUD du 11^{ème} Tabor.

Témoignage d'Amédée THEVENET

(Chef de groupe mitrailleuses de la 1^{ère} Compagnie du Bataillon de Marche du 8^{ème} R.T.M.)



« ... Nous sommes le 2 octobre 1950.

Le Bataillon de Marche du 8^{ème} R.T.M. a quitté Lang-Son le 17 septembre, sachant déjà qu'il va au « casse-pipe ». Tout le monde le sait.

Actuellement la 1^{ère} compagnie, sous les ordres du Capitaine FEUILLET, vient de s'installer en position défensive sur le piton Na-Ngaum qui protège la R.C. 4.

Vers l'est, le terrain est dégagé et c'est du mont en face que nous voici soudain arrosé par le tir miaulant des mitrailleuses Skoda que nous connaissons bien. Sergent, chef de ces armes, c'est là que je fais pointer mes deux mitrailleuses Rebell, toutes neuves. Les Skoda se taisent quant retentit tout d'un coup, derrière nous, dans les broussailles, une sonnerie de clairon suivie d'un tonnerre de cris, de grenades et de mitrillage à bout portant. Une horde de petits bonhommes

verts, couverts de feuillages tente de nous submerger. On est face à face, à dix contre un peut-être, avec d'un côté les Kalachnikov qu'on avait jamais vues, et de l'autre des P.M. 38 trop petits et de lourds fusils Enfield. Les tirailleurs essayent d'adapter leurs baïonnettes. Ils n'en ont pas le temps. Ils tombent comme des mouches. Le Capitaine FEUILLET me fait un signe que je ne comprends pas et il tombe à son tour.

Plus de munitions. Il faut se replier, descendre sur la R.C. 4. Reprendre le combat, si on n'est pas trop blessé. C'est ce qu'on fera... jusqu'au 7 octobre, sur la côte 477, à la jonction de la colonne CHARTON.

Les vingt-cinq survivants du camp III, empêchés, m'ont prié de les représenter. Ils nous demandent d'avoir une pensée pour les rescapés de la R.C. 4 qui sont morts dans les camps, en particulier le Capitaine FEUILLET et le Caporal JOURNES.

Ce dernier a été fusillé devant nous à la mitrailleuse, pour le motif : Attachement indéfectible à l'impérialisme français... »



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

Témoignage de Robert BARBAUD

(du 5^{ème} Goum du 11^{ème} Tabor)

« ... J'étais sous-officier radio au 5^{ème} Goum du 11^{ème} Tabor dans la bataille de Dong-Khé en octobre 1950. Après avoir franchi le col de Lung-Phaiï, nous distinguons notre objectif, le Na-Kéo, piton dont l'intérêt stratégique était très important car il commandait le poste de Dong-Khé et la R.C. 4 et jamais nous n'aurions pensé qu'ils nous laisseraient prendre ce piton aussi facilement.

Le silence était angoissant, rien pas un viêt, quelques rafales tirées de loin, rien d'autre. Immédiatement, les champs de tirs sont dégagés, les sections installées, j'envoie mon premier coup de radio au PC LEPAGE qui, lui, était resté en bas du Na-Kéo, à Na-Pa : « Objectif atteint – pas un viêt – tout est OK ». Fatigué après deux nuits blanches et beaucoup de kilomètres parcourus, hormis les sentinelles, tout le monde dort.

La nuit du 1 au 2 octobre se passe bien, pas de viêts.

Dans la journée du 2, nous remarquons côté nord-est de notre position de longues colonnes de viêts, coup de radio, le PC semble contrarié.

Ces colonnes représentaient les régiments viêts avec lesquels nous aurons à en découdre.

Le soir, vers 19 heures, le pilonnage commence, mortiers de 81 et obus de 75 tombent sur le Na-Kéo alors que nous étions en train de manger notre boîte de rations avec l'adjudant COLONNA de la section lourde, l'adjudant FORTIN et le Sergent-Chef LEYSSAC. Ce fut l'enfer. Le 5^{ème} Goum était commandé par les lieutenants REBOURS et CASANOVE son adjoint, tués tous les deux le 3 au matin. Le Lieutenant REBOURS était un officier de grande qualité, vétéran des campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne. Toute la nuit, ce fut un déluge de mortiers et d'obus de 75 entrecoupés d'assauts des viêts, en ligne, ils attaquaient cinq, six fois, chaque fois repoussés avec des pertes énormes. Les goudiers, extraordinaires, se battaient comme des lions hurlants. Sur le matin, il fallut chasser les derniers viêts sur l'herbe du piton. Les munitions manquant, les goudiers allaient chercher les grenades et les munitions sur les viêts morts dans la pente, puis ils en arrivèrent au coupe-coupe et au poignard ; ce fut un rude corps à corps.

A six heures du matin, le Lieutenant

REBOURS vient me voir près de mon poste de radio et me dit : « je crois que ce matin les viêts ne décrocheront pas ». En effet, ils avaient l'habitude de lâcher prise dès l'aube par peur de l'aviation. Quelques minutes plus tard cet officier était mort, tué avec ses goudiers, immédiatement remplacé par le Lieutenant de CASANOVE, rassemblant les goudiers, sonnés après cette nuit d'enfer. Le Lieutenant De CASANOVE tomba vers sept heures du matin, gravement blessé, un bras emporté. Dans le même temps, le Sergent-Chef LEYSSAC est tué. Nous étions assoiffés et presque sans munitions. Le BEP était en route pour assurer notre relève. Il fallait qu'il vienne vite car nous ne pouvions pas décrocher, c'eût été notre fin à tous.

Au cours d'un des derniers assauts, je me levais pour prendre part à la contre-attaque et retombais immédiatement. J'avais ressenti un immense choc à la jambe droite. Elle était brisée par une balle. Ali, mon ordonnance, me traîna dans la descente du Na-Kéo. Cette descente fût infernale. Me tirant par mon pied valide, nous sommes passés entre les viêts qui s'étaient infiltrés tout autour du piton. Admirable de sang-froid et de courage, il me sauva la vie. Enfin, nous sommes tombés sur une section du R.T.M. et le chef de section me confia à un immense tirailleur qui me descendit jusqu'au PC de Na-Pa où je reçus les premiers soins et enfin un brancard. Pendant ce temps, la bataille continuait sur le Na-Kéo où le B.E.P. était arrivé pour nous relever.

Le soir du 3 octobre nos chefs décidèrent d'évacuer les blessés par la R.C. 4 en direction du col de Lung-Phaiï. Deux sections protégeaient le convoi de soixante à quatre-vingt blessés sur brancards. Le convoi s'engage à la nuit tombée sur la R.C. 4. Après trente minutes de marche un feu d'enfer se déclenche devant la colonne et la prend en enfilade ; les blessés sont lâchés par les porteurs qui se replient en laissant les brancards au milieu de la R.C. 4. Les viêts sont venus, j'en ai vu achever des blessés sur les brancards. J'ai eu la chance de ne pas dormir. Aux premières rafales je me suis glissé hors de mon brancard et avec ma jambe cassée j'ai roulé hors de la route pour me retrouver dans la rizière. J'ai eu beaucoup de chance car à l'instant même passait en

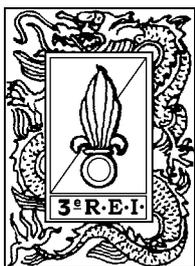


Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

courant le major PAUVROT (tué quelques temps après) pataugeant dans la rizière. Il me mit sur le dos et me ramena à notre point de départ. J'ignore le nombre de blessés achevés mais nous restions très peu de brancards à notre point de ralliement.

Ensuite on me réintégra dans la colonne qui se dirigeait vers Coc-Xa. Ce fut, je crois, la marche la plus pénible : les brancards avaient des difficultés à passer à travers les rochers et d'embuscades en embuscades on se retrouva dans le fameux trou de Coc-Xa entourés par les viêts... »

Poursuite du récit de Charles BART



« ...Le 3 octobre alors que le Lieutenant-Colonel LEPAGE s'est dirigé vers l'ouest avec le 1^{er} Tabor et le Bataillon du 8^{ème} R.T.M., l'attaque Viêt-Minh se développe avec une grande violence. Malgré l'intervention de la chasse, des vagues d'assaut

déferlent sans souci des pertes sur la position du Na-Kéo où le 1^{er} B.E.P. a relevé le 11^{ème} Tabor. Les unités se replient dans la nuit, non sans avoir tenté – mais sans succès – d'évacuer leurs blessés au col de Lung-Phaï, tenu par deux goums du 11^{ème} Tabor.

Le 4 octobre, tandis que les unités de la colonne LEPAGE, qui avaient dû détruire leurs deux seules pièces d'artillerie, progressaient avec de grosses difficultés en raison du terrain chaotique et du transport des blessés, la colonne CHARTON, partie la veille de Cao-Bang, a quitté la R.C. 4, rendue impraticable par l'adversaire. Cette colonne comprend le 3^{ème} Tabor (Commandant De CHERGE), le 1^{er} Bataillon des Formations Indochinoises (Capitaine TISSIER) et le III/3^{ème} R.E.I. (Commandant FORGET), accompagnés de quelques centaines de civils.

Le 5 octobre, la colonne CHARTON progresse avec difficulté tout comme la colonne LEPAGE qui cherche à se regrouper malgré les liaisons radio très déficientes.

Le 6 octobre, les éléments de tête de la colonne CHARTON, le 1^{er} Bataillon des Formations Indochinoises qui s'empare de 477 tenu par une unité viêt et le 3^{ème} Tabor, parviennent à la hauteur du groupement LEPAGE, regroupé dans le cirque des calcaires de Coc-Xa. Grâce à une météo encore relativement favorable, les unités de chasse et de transport peuvent effectuer des missions d'appui feu et de ravitaillement en prenant beaucoup de risques entre les barres rocheuses.

Pendant ce temps, les unités de la Brigade 306, après avoir débordé le groupement LEPAGE par le sud, commencent à attaquer son dispositif, tandis que deux autres régiments barrent la route au groupement CHARTON. Pour échapper à l'encerclement qui se dessine et rejoindre la colonne CHARTON, une action de force est décidée pour le 7 au matin avant l'aube. C'est le 1^{er} B.E.P. qui est chargé de l'attaque ; il réussit à opérer une percée après plusieurs assauts dans un affrontement d'une violence inouïe et au prix d'effroyables pertes. Tous les commandants de compagnies sont tués. A la suite du 1^{er} B.E.P., dans une ruée fantastique, le 1^{er} Tabor bouscule les dernières résistances Viêt-Minh.

Le lieutenant FAULQUES du 1^{er} B.E.P., très gravement blessé dans ce combat, suivi de l'aspirant ARNOULX de PIREY, du 1^{er} Tabor, apportent leur témoignage :

Témoignage de Roger FAULQUES

(chef du Peloton d'élèves - gradés du 1^{er} B.E.P.)

«... Cette commémoration, 50 ans après les combats de la R.C. 4, est ici première manifestation officielle avant que l'oubli ne scelle à tout jamais le souvenir du sacrifice de ces combattants qui sont allés au bout de leurs forces pour tenter de remplir leur mission. Une mission difficile, périlleuse, bientôt impossi-

ble après les errances politiques et les erreurs stratégiques qui vont enfermer les deux colonnes dans un piège fatal.

Face au corps de bataille Viêt-Minh concentré dans cette zone, qui avait prévu notre action et préparé son intervention avec des moyens largement supérieurs aux nôtres, tant en



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

effectifs qu'en armement, le combat d'abord inégal devint bientôt désespéré.

Sans ravitaillement, affamés et souvent à court de munitions, privés de sommeil par les attaques incessantes d'un ennemi pugnace, courageux et très mobile, nos combattants ont fait preuve de leurs vertus morales et militaires dans des engagements repérés de jour et de nuit, allant souvent au corps à corps.

Ce fut un long calvaire, en particulier pour la centaine de blessés qu'il fallut transporter et assister lors des marches harassantes, et qui entravèrent fortement la mobilité de notre bataillon.

Le 7 octobre, à Coc-Xa, ayant reçu la mission d'ouvrir le passage à travers l'encerclement Viêt-Minh, le 1^{er} B.E.P. lança de nuit un assaut enragé, continu, à bout portant, sans cesse relancé sous une mitraille nourrie et précise, malgré des pertes impressionnantes.

Après plus d'une heure de combat acharné, les survivants du B.E.P. avaient atteint leur objectif, la Source, au prix de plus de trois cents tués et blessés, permettant au reste de la colonne LE PAGE de s'engouffrer dans la brèche ouverte.

Pour les rescapés de l'enfer de Coc-Xa cherchant à rallier That-Khé, environ cent dix gradés et légionnaires parachutistes regroupés aux ordres du commandant SEGRETAIN et du légendaire capitaine JEANPIERRE, il restait encore à affronter les embuscades incessantes sur leur itinéraire. Seuls, trois officiers, trois sous-officiers et deux légionnaires y parvinrent. Le Commandant SEGRETAIN y trouva la mort.



Pour nous, cette bataille consacra définitivement la valeur des paras de la Légion, calmes, lucides, ardents au combat, témoignant toujours de la solidarité et de la camaraderie qui conduisent au sacrifice consenti, accepté.

Notre souvenir accompagne toujours nos morts de Dong-Khé, de la cote 615, du Na-Kéo, de Coc-Xa, et de ceux qui, blessés et faits prisonniers, souffrirent et moururent dans les infâmes camps du Viêt-Minh.... »

Témoignage de Charles-Henry ARNOULX DE PIREY

(du 1^{er} Tabor)

« ... Le 7 octobre 1950, après le sacrifice héroïque du 1^{er} Bataillon de Parachutistes rappelé il y a quelques instants par le lieutenant FAULQUES, le capitaine FEAUGAS commandant le 1^{er} Tabor marocain reçoit l'ordre du Colonel LEPAGE de prendre la relève du 1^{er} B.E.P. et de faire donner l'assaut par ses goudiers afin de rompre l'encerclement.

Le 59^{ème} Goum commandé par le lieutenant RAVAL s'élance. Au coude à coude, en rangs serrés et en entonnant la « Fatiha » les goudiers chargent. Leur chant lugubre résonne dans les calcaires.

Le goulet de Coc-Xa, dont la brèche avait été ouverte par le B.E.P. est enlevé. Les restes de la colonne LEPAGE peuvent sortir, non sans mal, de la cuvette dont elle était prisonnière.

Nous ne sommes pas rassemblés aujourd'hui pour raconter la bataille qui fut sanglante, mais pour rappeler la mémoire de tous

ceux qui y ont laissé leur vie.

Les Tabors comme leurs frères d'armes des autres unités ont chèrement payé, le 11^{ème} Tabor au Na-Kéo, le 3^{ème} Tabor dans la colonne CHARTON, le 1^{er} Tabor à Coc-Xa.

Que reste gravé dans notre mémoire le sacrifice des officiers, sous-officiers et goudiers qui sont tombés au cours de ces combats ou qui moururent dans l'oubli et la misère des camps Viêt-Minh.

Le courage et la fidélité de nos goudiers marocains venus de Berbérie n'eurent d'égal que ceux des goudiers qui participèrent de 1943 à 1945 aux campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne.

Au nom des Tabors et de nos frères d'armes ici représentés, devant nos drapeaux, nous leur adressons notre salut fraternel.... »





Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

Poursuite du récit de Charles BART

« ...De son côté, la colonne CHARTON, bloquée à son tour, doit lancer d'épuisantes attaques pour s'ouvrir le passage vers That-Khé. Le Commandant FORGET est tué le 7 octobre matin dans un assaut mené au profit du 3^{ème} Tabor. L'après-midi, c'est au tour du Lieutenant-Colonel CHARTON d'être blessé et fait prisonnier.

Dans le même temps, à That-Khé où l'on suit avec angoisse la situation, le Capitaine LABAUME a reçu l'ordre de porter ses deux compagnies à l'ouest du col de Lung-Phaï, toujours tenu par deux goums du 11^{ème} Tabor qui passent sous ses ordres.

Dans la soirée du 7 octobre, le Lieutenant-Colonel LEPAGE donne l'ordre aux rescapés des deux colonnes de se disperser en petits détachements afin de tenter de rejoindre

That-Khé par infiltration à travers le dispositif Viêt-Minh très dense. Le lendemain matin, le sous-groupe LABAUME peut ainsi recueillir environ sept cents rescapés. Le Lieutenant-Colonel LEPAGE, n'est pas parmi eux.

Une course de vitesse va maintenant s'engager avec les unités viêts, prêtes à sonner l'hallali et proches de leur objectif : That-Khé, vide de défenseurs et désorganisé par l'afflux des rescapés des combats précédents.

Le 8 octobre soir, néanmoins, la situation extrêmement délicate de la garnison s'améliore grâce au renfort du 3^{ème} B.C.C.P. parachuté aux abords de la ville.

Le Lieutenant PLANET, officier de renseignement de ce bataillon, nous apporte son témoignage sur le destin tragique de son unité.

Témoignage de Jacques PLANET

(3^{ème} B.C.C.P.)



« ...Le 8 octobre après-midi, notre bataillon est largué à proximité de That-Khé. La situation y est désespérée, la place directement menacée, les deux compagnies de légion de la garnison sont engagées dix kilomètres au nord de la ville en recueil des rescapés des colonnes CHARTON et LEPAGE.

Le bataillon, déjà fort éprouvé par deux ans de séjour, rentre d'une dure opération au Laos où ses effectifs ont fondu. Une compagnie de renfort du 1^{er} B.E.P. qui vient d'arriver de métropole, sous les ordres du Lieutenant LOTH lui est adjointe. Le Capitaine CAZAUX qui commande l'ensemble, dispose ainsi de quatre cents combattants. Six jours et six nuits seulement de combats contre un adversaire omniprésent aboutiront à l'anéantissement total de notre unité.

Dès le largage, nos paras sont salués par des tirs d'arme automatique. Les viêts ne sont pas loin et le bataillon enregistre au saut ses premiers tués et blessés.

Nous sommes immédiatement poussés, de nuit, au nord de That-Khé avec mission de faciliter le repli des deux compagnies de Légion et des survivants des combats précédents.

Les 9 et 10 octobre, étant directement au contact des éléments viêts qui occupent les points hauts du terrain et progressent vers That-Khé, nous permettons aux unités amies, légionnaires et goumiers, engagées devant nous, de décrocher et à quelques rescapés encore de rejoindre notre dispositif.

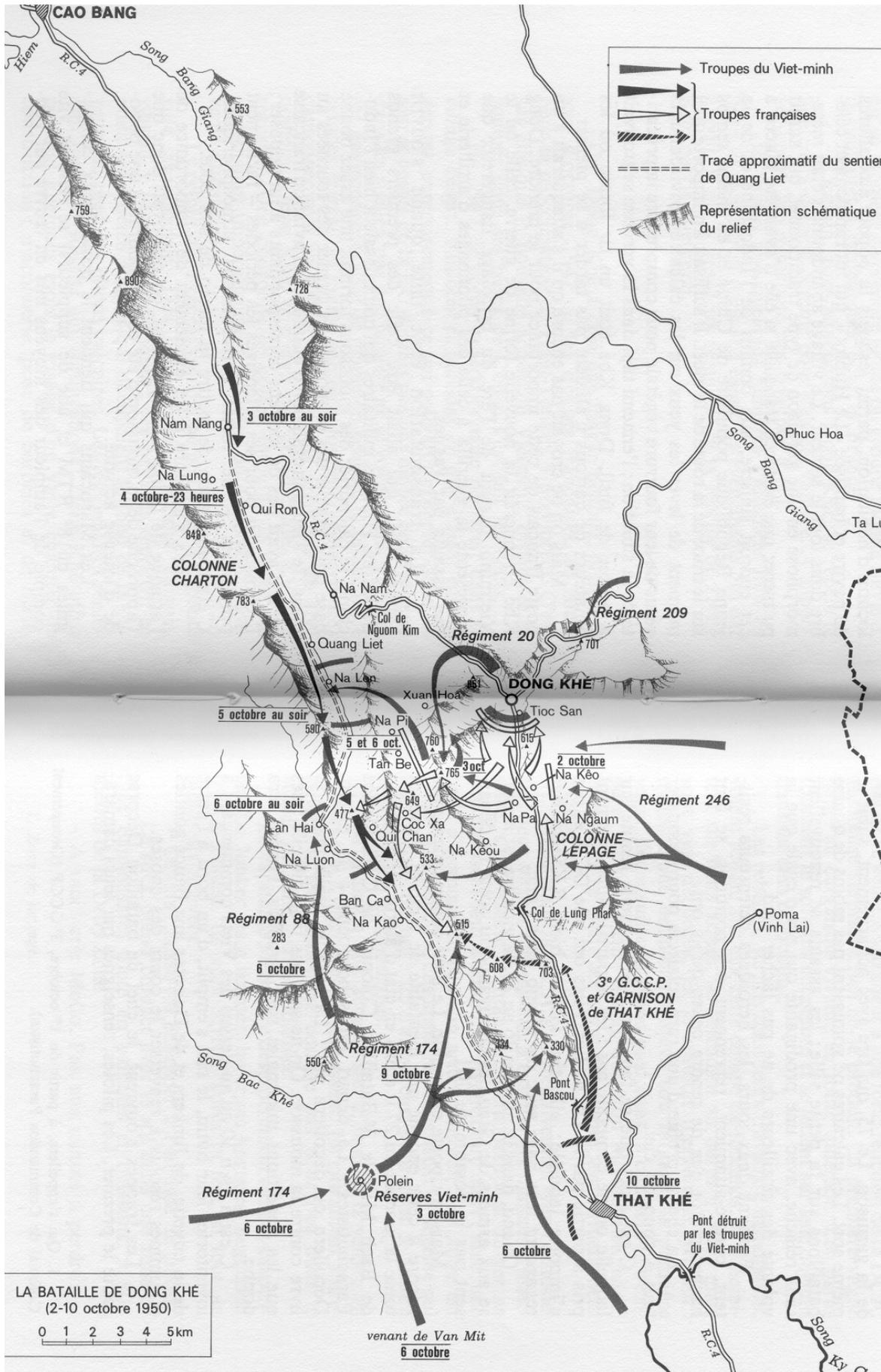
Le 10 en soirée, c'est à notre tour de nous replier. L'abandon de That-Khé a été décidé et c'est une ville déjà vidée de ses occupants que nous traversons, la nuit tombée, nous ravitaillant comme nous le pouvons en vivres, munitions et « maxiton ». Notre mission est alors de protéger la traversée du Song Ky Cong, fleuve qui barre la R.C. 4 sept kilomètres au sud, par la longue colonne qui vient de quitter la ville. Dans la nuit précédant l'évacuation, un commando viêt a fait sauter le pont. La traversée s'effectue lentement sur des bateaux du génie et sous le feu adverse.

Nous nous heurtons à eux à hauteur du lieu dit Deo-Cat. Ils tiennent un couloir étroit où route et fleuve se rejoignent. La colonne est stoppée sous un déluge de feu : armes lourdes, FM et mortiers. Les assauts qui sont donnés, avec l'appui de chasseurs King Cobra, ne permettent pas de faire sauter le verrou. Il est midi.

Morts et blessés s'accumulent. Il faut envisager alors de déborder la résistance par la mon-



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)





Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

tagne. A 16 h 00, Hanoï nous donne l'ordre d'abandonner nos morts et nos blessés, de détruire nos armes lourdes, nos postes radio, nos codes et de passer en force vers Lung-Vaï et Na-Cham.

Pendant toute une nuit d'encre, à travers un terrain dantesque, dans les forêts de bambous, au fond des ruisseaux et au sommet des pilons calcaires, ce qui reste du bataillon se perd, sous la pluie, sans pouvoir trouver son chemin avant le jour.

Le 12, la progression se poursuit en deux colonnes par les crêtes. Le soir, le bataillon n'est pas encore à la hauteur de Lung-Vaï. Il reste encore bien du chemin pour atteindre Na-Cham et les hommes sont épuisés. Les unités viêts ont garni le terrain tout autour de nous et nous sentons leur présence.

Le 13 vers midi, nous approchons de la route menant de Lung-Vaï vers la Chine, coupure importante où les unités viêts du régiment 174 nous attendent. Le Capitaine CAZAUX donne l'ordre de se scinder en petits groupes, en cas d'impossibilité de franchir cet obstacle.

Le G.C. 1 est pris à parti et submergé au moment du franchissement de la route. Le G.C. 3 et ce qui reste de la compagnie LOTH remontent vers le nord pour chercher un passage. Le PC, quelques éléments du G.C. 3 et du G.C. 2 sont encerclés. Ils continuent à se battre. Les Viêts

sont partout.

Le 14 au matin, le bataillon est complètement disloqué. Chaque groupe tente sa chance. Nous sommes encore à sept ou huit kilomètres de Na-Cham, mélangés aux colonnes viêts qui nous cherchent dans les couverts. La nuit passe. Le 3^{ème} B.C.C.P. n'existe plus. Seuls, quelques isolés, sans vivres ni munitions, retrouveront dans la jungle le fil de la R.C. 4 qui les conduira jusqu'à Dong-Dang puisque Na-Cham n'est alors plus français.

Quelques chiffres donnent la mesure du sacrifice consenti par le bataillon

Sur les 268 paras du 3 engagés sur la R.C. 4,
 14 sont rescapés,
 15 ont réussi à s'évader de leur camp de prisonniers,
 91 prisonniers ont survécu à leur captivité, mais
 38 ont été tués au combat,
 94 sont morts ou disparus en captivité
 16 ont été exécutés pour tentative d'évasion

Gardons cela en mémoire... et n'oublions pas la compagnie de renfort du 1^{er} B.E.P. dont les pertes au combat et en captivité n'ont pas été chiffrées... »



La prise d'armes dans la cours d'honneur des Invalides.



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

Poursuite du récit de Charles BART

« ... L'engagement et le sacrifice du 3^{ème} B.C.C.P., celui du peloton blindé du 1^{er} Chasseurs (Lieutenant PASCAL) au passage du Song Ky Cong, celui de la 4^{ème} Compagnie du 1/3^{ème} R.E.I. (capitaine MOREAU) également en arrière-garde auront permis à la garnison de That-Khé et aux rescapés des colonnes CHARTON et LEPAGE (1.300 combattants environ) de déjouer le plan Viêt-Minh et d'échapper à l'anéantissement total .

En même temps qu'il faisait effort sur la destruction des deux colonnes au nord de That-Khé, le commandement Viêt-Minh préparait, en effet, l'isolement complet de la place par des actions secondaires à son sud : De larges portions de la R.C. 4 étaient détruites, les trois postes tenus par la 3^{ème} Compagnie du 3^{ème} R.E.I. (45, 41 Est, 41 Ouest) étaient attaqués et enlevés entre le 3 et le 5 octobre ; le poste de Bo-Cung, au nord de Na-Cham, garnison tenue par la 2^{ème} Compa-

gnie du 3^{ème} R.E.I. (Capitaine MATTEI), également attaqué le 6 octobre, résistait quant à lui grâce à l'appui des canons du R.A.C.M.

Dans la nuit du 10 au 11 octobre, la colonne de That-Khé utilisant les pistes de montagne parvient, harassée, aux postes de Ban-Bé et Lung-Vaï, encore intacts et tenus par la 1^{ère} Compagnie du 3^{ème} R.E.I. (Lieutenant LAURENT). Elle en repart le 11 au soir ; une nuit d'encre et la pluie ainsi que l'utilisation des pistes de crête lui permettent de passer au travers des unités adverses qui barrent la R.C. 4 et de rejoindre à l'aube du 12 le dispositif ami de Na-Cham.

Au cours de toutes ces journées de combats intenses, le Service de Santé a payé un lourd tribut et a joué un rôle essentiel, confronté à une mission qui dépassait largement ses capacités. Le Médecin-Capitaine PEDOUSSAUT, du 1^{er} B.E.P., en porte témoignage :

Témoignage du Médecin-Capitaine PEDOUSSAUT

« ... La bataille de la RC4 a été non seulement un désastre militaire, mais aussi par conséquent un désastre sanitaire.

En effet, au terme des combats et même après le 7 octobre, des dizaines de blessés graves moururent - abandonnés sans soins, sans nourriture, alors que leurs médecins étaient eux-mêmes tués ou blessés ou prisonniers. Dès le début d'octobre, il fut impossible d'évacuer vers l'arrière les blessés graves, c'est à dire vers l'hôpital de campagne de That-Khé, et un transport impossible à Hanoi.

Le point critique pour le 1^{er} B.E.P. fut atteint pendant la nuit du 3 au 4 octobre où il fallut brancarder une trentaine d'hommes blessés la veille sur le Na-Kéo, ce fut pour mon bataillon une tâche écrasante dans un climat d'extrême tension.

Ainsi donc, on put voir pendant les trois jours qui suivirent la descente du Na-Kéo jusqu'au désastre final, le spectacle incroyable de dizaines de blessés graves - mourant parfois en cours de route, transportés dans les pires conditions non pas vers l'arrière et un asile secourable, mais vers l'avant et une destination inconnue et hostile.

Cependant le 6 au soir, beaucoup de blessés des divers bataillons avaient pu être regroupés accompagnés de leurs médecins au bas de la cuvette de Coc-Xa.

J'avais laissé avec ceux du B.E.P. le Sergent ANTOINE - très efficace et bien pourvu de matériel et de produits d'infirmerie. Mais il n'y avait plus de nourriture et surtout l'eau manquait.

Pour ma part, j'avais décidé de prendre une arme et de suivre, la nuit du 7, l'assaut du bataillon, accompagné du Caporal KÜNSTER, un de mes deux infirmiers au PC. Mais à peine réveillé, je fus blessé aux jambes par des éclats d'obus de mortier.

Assis dans l'herbe mouillée, ne pouvant plus marcher, je vis arriver les Viêts nous ajustant avec leurs armes, mais, KÜNSTER - jeune légionnaire héroïque, s'interposa alors en exhibant, son sac marqué de la croix rouge.

Je lui dois ma vie

Dans toute la durée de la guerre d'Indochine, il y eut plus de quarante médecins tués au combat ou morts en captivité.



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

Au cours des combats de la RC4, les pertes furent :

- 1 - Le docteur ASQUACIATI, du III/3^{ème} R.E.I. Tué au matin du 7 octobre.
- 2 - Le docteur ROUVIERE, du 8^{ème} R.T.M., touché par un éclat d'obus de mortier au milieu de ses blessés alors qu'il fabriquait un fanion à croix rouge. C'était dans la journée du 7 octobre. Disparu.
- 3 - Le docteur LOUP, du II/3^{ème} R.E.I. Fait prisonnier à Dong-Khé, il mourut en captivité en 1951, au camp N° 1.

4 - Dans ce désastre, les docteurs ARMS-TRONG du 3^{ème} B.C.C.P., ENJALBERT du 1^{er} Tabor, JEHLE du 3^{ème} Tabor et LEVY du 11^{ème} Tabor n'échappèrent pas à la captivité pour plusieurs années. Moi-même, blessé à Coc-Xa, je les rejoignis, porté par des Marocains, dans ce qui dut désormais appelé le camp N° 1.

Mais ceci est une autre histoire... »



Les survivants témoignent de ce que furent les combats de la RC 4. : Au milieu, en béret vert, le Commandant Roger FAULQUES; à droite le Médecin-Colonel PEDOUSSAUT, tous deux du 1^{er} B.E.P.

Conclusion par le général LONGERET

Le dramatique échec de l'opération de Cao-Bang a été la conséquence d'une grave sous-estimation par le commandement des capacités du corps de bataille Viêt-Minh dont l'importance et la situation étaient pourtant bien connues des services de renseignements.

Dès le 3 octobre, les unités, livrées à elles-mêmes et peu à peu encerclées, sans appui d'artillerie, sans ravitaillement terrestre et sans possibilité d'évacuation sanitaire n'ont pu que lutter à mort jusqu'à épuisement de leurs moyens.

Le bilan des combats est très lourd. Sur 6.500 personnels engagés, seuls 1.500 ont pu échapper à la mort ou à la captivité. Ultérieurement, en raison de la dureté et de l'inhumanité des camps Viêt-Minh,



Commémoration du cinquantième anniversaire des combats de la R.C. 4 (septembre octobre 1950)

moins du tiers des prisonniers survivra et pourra retrouver la liberté, chacun d'entre eux restant marqué dans sa chair et dans son esprit par cette épouvantable épreuve.

Par ailleurs, d'impitoyables représailles frapperont nos partisans et les populations de la Zone Frontière qui nous avaient fait confiance.

La cérémonie qui s'achève a permis de rendre hommage à l'héroïque vaillance des unités engagées et d'honorer, en associant les familles à cette commémoration, la mémoire de tous nos camarades tués, disparus ou morts en captivité.

Leur sacrifice cependant n'a pas été vain. En effet, les forces du Corps de Bataille Viêt-Minh ont subi des pertes beaucoup plus lourdes encore et il leur a fallu attendre trois mois avant de pouvoir lancer l'attaque massive dont l'objectif était de s'emparer de Hanoï.

Entre temps, le Général de LATTRE avait pris le commandement en Indochine, galvanisant les énergies et pu conduire lui-même une contre-attaque décisive infligeant au Viêt-Minh une cuisante défaite.

A ce moment, le Général de LATTRE a souligné que les combats de la R.C. 4 avaient fortement affaibli et retardé le Corps de Bataille Viêt-Minh et permis la victoire de Vinh-Yen en janvier 1951.



Le monument aux morts d'Indochine devant la nécropole de Fréjus

Gardons le souvenir des combats de la RC 4. Ils nous laissent le plus haut exemple : celui de soldats qui sont allés jusqu'au bout d'eux-mêmes pour remplir leur mission et pour l'honneur du Drapeau.

ASSEMBLEE GENERALE

ASSEMBLEE GENERALE DE L'A.M.A.L.E.P. 2001

L'assemblée générale de l'A.M.A.L.E.P. s'est tenue le 31 mars 2001 au fort de Nogent, en salle de conférence.

En début de séance, l'assistance a observé une minute de silence en l'honneur de nos disparus de l'année, et particulièrement de Monsieur Edwin EICHERT, qui fut l'un de nos vice-présidents et le porte-drapeau de la F.S.A.L.E. pendant plus de 40 ans.

Dans le cadre de son rapport moral, le Président Alain GUYOT a tenu les propos suivants :
«La célébration de notre centenaire en 1998 nous a positionnés comme la plus ancienne Amicale de la Légion Etrangère. Par la fusion de la Mutuelle et de l'A.G.A.L.E., l'A.M.A.L.E.P. est devenue l'unique Amicale de la Légion Etrangère de Paris.



Notre programme d'activité est certainement, bon an mal an, l'un des plus chargés des A.L.E. à savoir :

- une réunion générale mensuelle,
- une permanence hebdomadaire au siège sociale le vendredi après-midi,
- de nombreuses prestations et représentations, d'ordre patriotique ou à l'occasion d'obsèques en région parisienne.»

Il a profité de cette mention pour redire toute la gratitude qu'il éprouve pour le dévouement des porteurs de drapeaux, notamment Monsieur BRAGHERI.

Il a souligné la relation particulière que par positionnement, l'A.M.A.L.E.P. a avec la F.S.A.L.E.

«Notre siège social est celui de la Fédération qui, par le fait nous héberge. Nous en tirons des avantages incontestables :

- dans nos relations extérieures,
- pour nos contacts sociaux,
- les questions administratives (la Flamme, l'O.N.A.C., etc...)
- et, tout particulièrement, par la participation toujours judicieuse et cordiale à nos travaux d'Isabelle DEZOTEUX, la secrétaire de la Fédération.

Je tiens à souligner que nos rapports, notamment de cohabitation avec la Fédération, ne posent aucune difficulté, bien au contraire. En contrepartie des facilités consenties, nous devons être conscients que nous sommes, disons, la «troupe de manœuvre» pour la capitale de la Fédération. Nous devons aussi en être la vitrine.

Ce qui nous oblige à être exemplaires.»

Substantiellement, deux commémorations font date à la Légion Étrangère :

- le 10 mars, date de création de la Légion Étrangère en 1831,
- le 30 avril, l'anniversaire de Camerone.

Ces anniversaires se traduisent :

- par le ravivage de la Flamme sous l'Arc de Triomphe, avec dépôt de gerbes, le 10 mars;
- pour le 30 avril, une messe solennelle en la chapelle Saint-Louis des Invalides;
- un dépôt de gerbes au pied de la plaque commémorative de Camerone dans les couloirs du premier étage de l'hôtel des Invalides, le matin;
- l'après-midi, par le ravivage solennel de la Flamme avec dépôt de gerbes au pied de la tombe du soldat inconnu.

L'Amicale reçoit délégation pour représenter la Fédération aux côtés d'un détachement de l'Active, lors de ces cérémonies. C'est à dire que nous représentons, dans la capitale, la Légion Étrangère. Ce qui correspond à un grand honneur. Nous avons souhaité que les amicales de la Légion Étrangère de la région parisienne s'associent, au moins par l'envoi de délégations, à ces diverses cérémonies.

Sans méconnaître leurs difficultés, nous avons toujours pensé cette participation possible. Etant entendu qu'elle se ferait dans un parfait esprit de camaraderie, l'A.M.A.L.E.P. conservant la responsabilité du montage et du déroulement des prestations.

En l'an 2000, l'Amicale a dû chercher un lieu de réunion mensuel «intra-muros».



Dans le même temps, le Commandant du détachement de Légion Etrangère de Paris a bien voulu nous accorder l'hospitalité au fort de Nogent, dans des conditions d'accueil particulièrement favorables.

L'A.M.A.L.E.P. est consciente que les nécessités de l'Active sont prioritaires et qu'elle se doit d'observer une réserve de bon aloi.

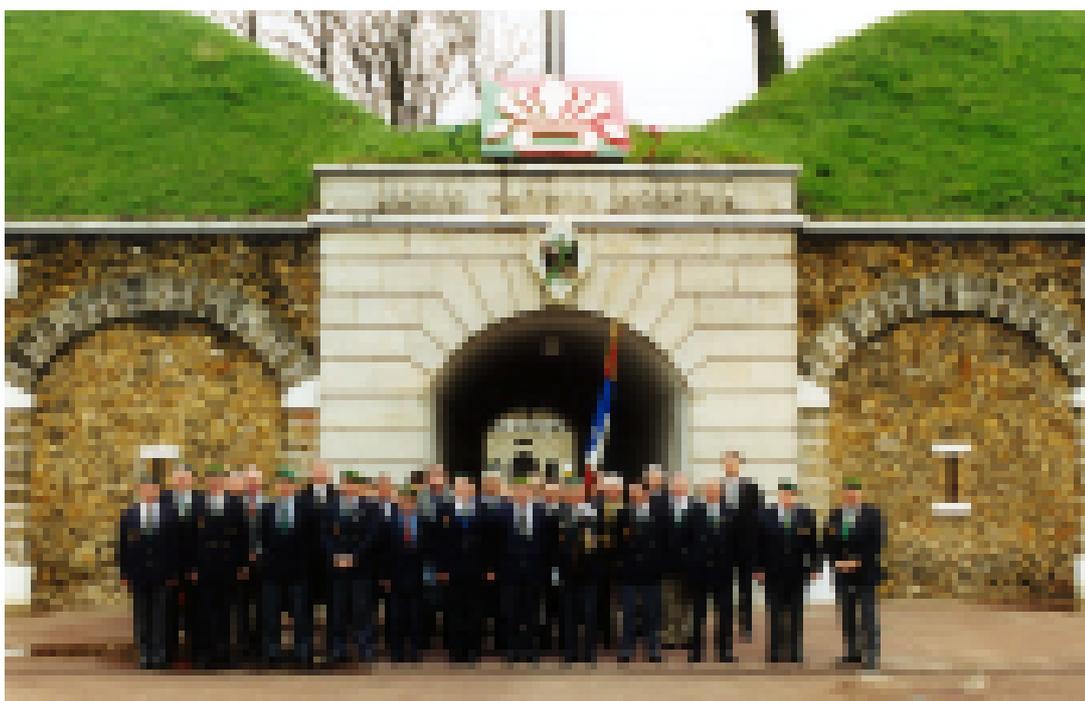
Le Trait d'Union, et particulièrement le numéro spécial publié à l'occasion du cinquantième anniversaire du drame de la R.C.4, nous a valu de très nombreuses félicitations pour sa bonne tenue. Je tiens à complimenter ceux qui en sont la cheville ouvrière, Monsieur André MATZNEFF et tout spécialement Monsieur Jean-Michel LASAYGUES pour son exceptionnel dévouement.

Par ailleurs Monsieur LASAYGUES a établi un projet de création d'un site A.M.A.L.E.P. sur Internet dont la réalisation prochaine présentera un intérêt évident pour l'Amicale. Nous en reparlerons bien évidemment. La finalité profonde de notre Amicale est l'entraide sociale des adhérents, particulièrement à l'égard de ceux qui traversent des difficultés de santé, familiales ou autres.

Cette année a encore établi les liens étroits qui nous unissent à travers l'esprit «Légion». Il est chimérique, dans ce domaine sensible qu'est l'entraide sociale, de prévoir un organisme préétabli. Que chacun soit à l'écoute de l'autre et prêt à l'aider, en cas de besoin, dans la mesure de ses moyens.

L'assemblée a approuvé le rapport financier présenté par le Trésorier, Monsieur Sauveur AGOSTA, et vérifié par le commissaire aux comptes, Monsieur Robert POINARD. Il en a été de même concernant le rapport administratif présenté par le Secrétaire Général, Monsieur Daniel SALVAN.

Le Président a levé la séance en fin de matinée et les adhérents se sont retrouvés autour du pot traditionnel et d'un excellent repas préparé et servi par le mess du fort.



Les membres de l'Amicale rassemblés dans l'enceinte du fort de Nogent



CARNET FAMILIAL

DECES

 Le Colonel (e.r.) GUYOT, Président et les membres de l'A.M.A.L.E.P. ont le regret de vous faire-part du décès, survenu le 19 mai 2001 à Puylobier, de leur camarade, l'ex-légionnaire Janos TABOR, Mle 46169, âgé de 86 ans, ancien d'Indochine. Nous adressons nos condoléances et nos remerciements à l'institution des Invalides de la Légion Etrangère, qui a organisé les obsèques.

 Nous avons appris le décès de Madame Renée EUVRARD, épouse du Colonel Valérian IGNATOVITCH. Plusieurs membres de l'A.M.A.L.E.P. au nombre desquels figurait son Président d'Honneur, le Colonel Pierre JALUZOT, assistaient à ses obsèques.

La rédaction du Trait d'Union se joint à tous les membres de l'Association pour présenter au Colonel IGNATOVITCH ses plus sincères condoléances.

 Issy-les-Moulineaux le 28 mars 2001

Messieurs, Mesdames les enfants et petits-enfants, et famille de Monsieur le Lieutenant Pierre CARON

Etant très souvent absent, j'ai appris par le Capitaine SCHOEFLER et par vous-même la triste nouvelle.

En Algérie, au 2ème R.E.I., le Lieutenant Pierre CARON a été pour nous les légionnaires un exemple de bravoure, de courage, et un combattant exemplaire. L'officier toujours gai et souriant, aimé par ses sous-officiers et ses légionnaires, aujourd'hui il n'est plus là.

Rongé par la souffrance, délivré de son mal et appelé par le Dieu tout puissant dans son invisible univers, j'ai eu le privilège de voir le Lieutenant Pierre CARON au cours de diverses réunions et festivités de l'A.M.A.L.E.P. Sachez que je garde dans mon cœur, gravé pour toujours, un agréable souvenir de cet officier légionnaire.

Chère famille du Lieutenant Pierre CARON avec ces quelques lignes, je vous prie d'accepter mes très sincères condoléances accompagnées de mon plus profond regret et respect

Ancien Légionnaire, sous-officier au 2ème R.E.I. époque Algérie.

Adjudant Karel NIKODEM

Légion d'Honneur Médaille Militaire 8 citations

 Le Colonel (e.r.) GUYOT, Président et les membres de l'A.M.A.L.E.P. ont le regret de vous faire-part du décès, survenu le 4 mai 2001, de leur camarade l'ancien légionnaire François BURG, Mle 123000, âgé de 65 ans, ancien du 5ème R.E.I., en Algérie. Le 10 juillet 1959, il tombe frappé d'une balle dans la nuque lors d'un violent accrochage dans les monts de Tlemcem. S'ensuivra une quadriplégie. Pendant plus de quarante ans, son horizon opérationnel se serait limité au plafond de sa chambre et aux réflecteurs des tables d'opérations, si une famille, Monsieur et Madame PARDANAUD ne l'avait adopté, lui procurant quelques moments de bonheur qu'il sut apprécier. Officier de la Légion d'Honneur, Médaillé Militaire, Croix de la Valeur Militaire avec palme, les honneurs lui ont été rendus en l'église Saint-Louis des Invalides, en présence du Général DE LAPRESLE, d'une délégation d'invalides, de nombreux drapeaux et fanions, du Souvenir Français ainsi que de ses amis, du C.O.M. D.L.E.P. avec une importante délégation de la Légion Etrangère et de l'A.M.A.L.E.P. A Madame PARDANAUD, veuve depuis déjà quelques temps, nous adressons tous nos remerciements et nos sincères condoléances.



Le Colonel (e.r.) GUYOT, Président et les membres de l'A.M.A.L.E.P. ont le regret de vous faire-part du décès, survenu le 16 avril 2001 en Lozère, de leur camarade l'ancien Légionnaire Gilbert HOSPITAL, ancien des 3ème R.E.I. et 2ème R.E.P. en Algérie. Les honneurs lui furent rendus à Paris, par une délégation de l'Amicale en présence de sa famille à laquelle nous présentons nos sincères condoléances.

RECIT DES ANCIENS

Qui ne connaît le peintre de la Légion Etrangère André ROSENBERG ?

Ses aquarelles, ses dessins, ornent tous les mess, les popotes, les salles de réunions de ceux qui servent ou ont servi à la Légion Etrangère.

Képi Blanc ne serait pas le même sans son œuvre et le modeste Trait d'Union l'utilise régulièrement – et gratuitement, merci ! – pour ses couvertures.

Grâce au docteur BARTHELEMY, ami de la Légion, des «Gueules Cassées» et d'André ROSENBERG, ce même Trait d'Union a le plaisir de publier les premiers souvenirs légionnaires du futur peintre des armées André R.

«Il n'était pas facile de devenir légionnaire en 1939 ou les débuts difficiles d'André R.»

Paris venait de se couvrir d'affiches invitant les résidents étrangers à se faire recenser entre le 6 et le 15 septembre. Le 6 septembre, André R. sortit donc de son hôtel de l'île Saint-Louis d'un pas décidé. Il fut rejoint par deux compatriotes, Autrichiens, comme lui. Ils se rendirent en train au stade de Colombes où ils étaient convoqués. André R., à 33 ans, avait une très ancienne passion pour le dessin et l'aquarelle, un diplôme de docteur en droit de la faculté de Vienne et une certaine notoriété dans la presse et la publicité de mode masculine qu'il dut au succès d'une double page de chasse dans la revue Adam en 1934. Tout ceci, joint aux aléas de l'Histoire, expliquait son parcours entre Vienne, Berlin, à nouveau Vienne, Milan et finalement Paris où il arriva en 1937, année de l'exposition universelle. A l'entrée du stade de Colombes, en ce début d'après-midi, ils furent longuement fouillés par des policiers en civil. Le ton fût tout de suite donné car le dîner consistait en une boîte de pâté, un morceau de pain, un quart d'eau et le gîte était offert à la belle étoile avec une couverture qui «aurait pu marcher toute seule». Les toilettes étaient assurées par une tranchée fraîchement creusée aux abords glissants obligeant à la plus extrême prudence où nos «étrangers» se rendaient en file indienne. Le lendemain matin, après le café apporté dans des seaux, ils reçurent l'inspection d'un représentant suédois de la Croix-rouge Internationale. Celui-ci, agité d'un tic qui amenait brusquement sa tête tantôt à gauche tantôt à droite, demanda à faire une visite complète des lieux avec le capitaine responsable. Il s'étonna de la précarité des conditions d'hébergement. Le capitaine dût lui donner l'assurance d'améliorer l'ordinaire et, au moins, le soir même, des bandes de ciment de part et d'autre de la tranchée évitèrent les acrobaties. Le troisième jour, arriva un maréchal-des-logis qui demanda quels étaient les volontaires pour un engagement au titre de la Légion Etrangère. Surprise dans les rangs. Comme en 1914, l'administration n'avait pas prévu la possibilité d'engagements pour la durée de la guerre ce que réclamaient en fait la majorité des «étrangers». Parmi les 200 présents, seuls sept, dont André R. et ses deux compatriotes, levèrent la main et devinrent la cible des quolibets des 193 autres.

Le soir même un wagon de troisième classe les emmena à Lyon, les autres furent dirigés sur la Bretagne où ils construisirent leurs installations et leur engagement pour la durée des hostilités ne fût reçu qu'en mars 1940 après l'hiver. Le quatrième jour, nos sept volontaires arrivèrent à Lyon et furent



dirigés sur le village de Sathonay évacué par ses habitants. Ils y retrouvèrent une centaine d'autres volontaires provenant des autres grandes villes métropolitaines. Le séjour s'annonça idyllique par le confort du logement et la qualité des repas. Un sergent-chef représentant le 2^{ème} Bureau interrogea chaque candidat (et André R. signa son contrat le 17 septembre devant un adjudant-chef). Le cinquième jour, sous les ordres d'un lieutenant de Légion, départ en autobus, toujours en civil, pour le camp d'instruction. A l'arrivée surprise du capitaine commandant le camp frôlant l'apoplexie, déclarant qu'il n'avait pas été prévenu de leur arrivée, qu'il s'agissait d'un camp d'instruction des réserves et qu'il n'avait rien à voir avec la Légion. Mais le lieutenant sût trouver les mots qu'il fallait et la centaine d'engagés volontaires pût passer la nuit au camp et se voir servir le dîner et le petit-déjeuner. Le lendemain, sixième jour, force fût donc de rentrer à Sathonay mais la troupe n'y trouva plus sa place car de nombreux autres engagés étaient arrivés la veille. Le lieutenant trouva une nouvelle solution en la faisant embarquer en autobus avec comme destination le stade de Lyon. Mais la réception faite par les territoriaux et le capitaine commandant stupéfia nos volontaires quand il leur déclara que jusqu'à nouvel ordre ils seraient considérés comme des prisonniers. Le logement se fit dans les couloirs sous les gradins, menu strict sans pinard, gardés par une sentinelle baïonnette au canon. Ils furent bien séparés d'un détachement de réservistes, rappelés, de la «régulière». A partir du septième jour, ordre fût donné de creuser des tranchées antiaériennes dans le stade et tout autour. Le détachement d'engagés y alla de bon cœur et s'acquitta rapidement de sa tâche dans le secteur qui lui avait été attribué si bien qu'un délégué des réservistes (qui avaient pourtant droit au pinard) vint expliquer qu'il fallait ralentir cet enthousiasme car ils ne pouvaient pas suivre le rythme «Légion».

Au onzième jour Edouard HERRIOT, Maire de Lyon, vint inspecter les travaux. Trois E.V. demandèrent la permission de s'entretenir avec lui de leur préoccupation d'être gardés comme des prisonniers. Le surlendemain la situation évolua donc et des autobus encadrés par la gendarmerie vinrent chercher tous les E.V. afin de les acheminer au train de Marseille. L'embarquement s'effectua vers 14 heures du matin mais les civils lyonnais voyant ces hommes encadrés par des gendarmes les prirent également pour des prisonniers allemands et les invectivèrent vigoureusement. Toutes ces pérégrinations ne renforcèrent pas le moral de nos volontaires d'autant plus qu'un sous-officier déclara à haute voix aux gendarmes qu'il n'enviait pas leur sort les imaginant condamnés de face par les mitrailleuses allemandes et de dos par celles de la gendarmerie...! Finalement, le détachement d'une centaine d'engagés volontaires, essentiellement des Alsaciens non encore naturalisés, arriva à Marseille au fort Saint-Jean où la vie bien organisée à la Légion commença.

André R. reçut son premier ordre : avec un camarade, il dût monter une demi-carcasse de bœuf bien glissante, à mains nues, à la cuisine en haut du fort par les escaliers sous la voûte. Cette première épreuve vint à bout de son costume parisien. Les équipements furent perçus à Sidi-Bel-Abbès et André ROSENBERG reçut le matricule 80609. Dans l'avenir, il perdra 17 kilos pendant l'instruction et sera plus tard nommé caporal-chef. Le Colonel LAMBERT qui prendra le commandement du Dépôt Commun des Régiments Etrangers en 1943 étant aussi un aquarelliste distingué remarquera rapidement les qualités d'André ROSENBERG et en fera par au Général KOELTZ, commandant le 19^{ème} Corps d'Armée d'Alger. L'idée d'une exposition de tableaux sur la Légion commença à prendre forme. L'image de la Légion était également extrêmement forte auprès des états-majors américains présents en Afrique du Nord. Ceci était dû à des succès littéraires et cinématographiques d'avant guerre mais aussi et surtout à son attitude au feu lors des épreuves de 1939-1940, de Norvège, de Syrie, de Tunisie et lors de la campagne de France et d'Allemagne. En 1944, notre artiste sera donc chargé par le Commandement et par les Alliés de peindre une série de tableaux représentant la vie de la Légion pour une grande exposition à Alger. Il passera du grade de caporal-chef au statut de peintre de l'armée après cinq ans de services honnêtes et fidèles qui sont encore une autre histoire.



SOUVENIRS

La notion de DEVOIR implique souvent une idée de contrainte d'obligation. Ce n'est pas le cas pour les officiers du 3^{ème} R.E.I. ayant servi au Tonkin qui se retrouvent chaque année aux environs du 30 avril, pour accomplir leur DEVOIR DE MEMOIRE. C'est donc le 27 avril 2001 que huit d'entre eux partagèrent, avec le plaisir de se retrouver, mais non sans émotion, des souvenirs anciens d'au moins cinquante ans. Malheureusement quatre camarades ne purent, au dernier moment, participer à ce repas à cause de problème de santé ou familiaux.

Notre Amicale, l'A.M.A.L.E.P., y était représentée par quatre de ses membres : les Colonels DESJEUX et JALUZOT, le Capitaine d'ARBAUMONT et le Général LE PROUST.

M. d'ARBAUMONT



Déjeuner annuel des officiers du 3^{ème} R.E.I. au Tonkin. On reconnaît de gauche à droite : le Général LEPROUST, le Colonel ROUBERT, le Colonel JALUZOT, le Capitaine d'ARBAUMONT, le Général MOREAU, le Général JUIN, le Colonel DESJEUX, le Chef de Bataillon LENOBLE.

ERRATUM

En lisant le N° 41, plusieurs lecteurs du Trait d'Union ont constaté une coquille dans l'article du Général COMPAGNON :
à la page 8, ligne 28 au lieu de lire «Général KOENIG» il fallait lire «Général KOELTZ». Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser.



LA PRESSE EN PARLE

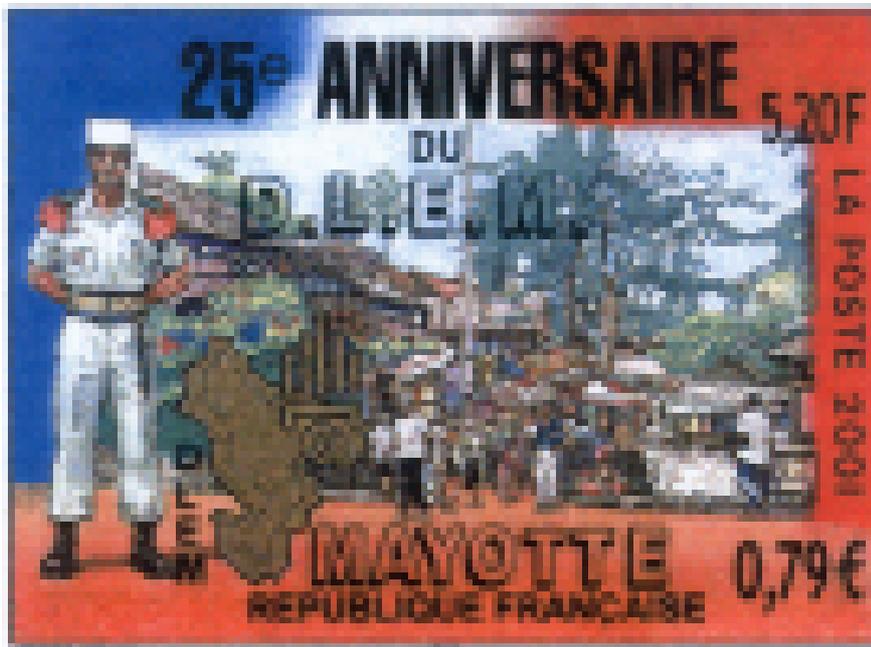
L'Ancien Képi Blanc a créé son timbre

Saint-Ouen l'Aumône jeudi – Pour le 25ème anniversaire du détachement de la Légion Etrangère de Mayotte, Lorenzo ESTRADA, une habitant de Saint-Ouen l'Aumône, s'est offert un beau cadeau. C'est à lui, qui a servi sous le képi blanc de 1948 à 1953, qu'est revenu l'honneur de dessiner le timbre qui vient d'être édité pour les 25 ans du régiment. Cet ancien légionnaire qui a réussi sa reconversion en devenant de 1964 à 1987 premier décorateur au palais Garnier, à Paris, à remporté le concours organisé par la poste de Mayotte. Son dessin a été retenu parmi une vingtaine de projets. Le timbre de Monsieur Lorenzo ESTRADA représente la place du marché à Mayotte, l'emblème du régiment de la Légion Etrangère et un légionnaire en tenue de sortie.

(LP Olivier Surleau)



Extrait du journal Le Parisien

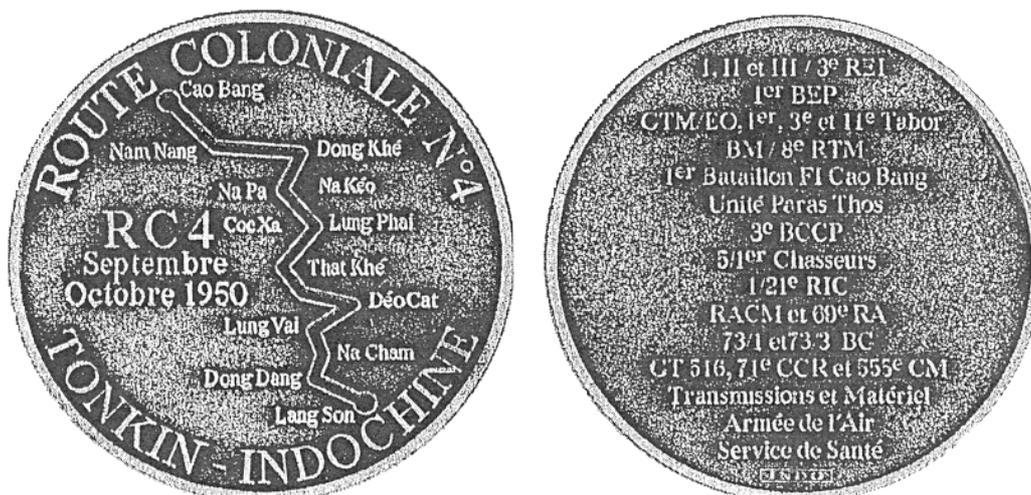




Directeur de la publication : **Alain GUYOT**, Président
Rédacteur : **André MATZNEFF**, Membre
Collaborateurs : **Daniel SALVAN**, Secrétaire Général
Sauveur AGOSTA, Trésorier Général
Jacques BRAGHIERI, Porte-drapeau
Mise en page : **Jean-Michel LASAYGUES**, membre sympathisant.

LA MEDAILLE DE LA R.C. 4

Médaille commémorative des combats de la RC 4



*Diamètre 70 mm, épaisseur 4 mm
Finition vieil argent, patiné main
Livré dans son écrin présentoir*

145,00 francs franco de port

Retournez ce bulletin après l'avoir complété dans une enveloppe affranchie à :
INDO EDITIONS, 61 rue de Maubeuge. 75009 Paris. Tél. : 01 42 85 05 58

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de : INDO EDITIONS

Bon de commande

Médaille RC 4

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse (précisez BP et Cedex) _____

Code Postal _____ Ville _____